REGISTRATO

(1

LE SAGE ÉTOURDI,

COMÉDIE.

EN VERS ET EN TROIS ACTES.

Par Mr. DE BOISSY.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILE G.

ACTEURS.

LIANTE, *Veuve*.

UCINDE, *Niece d'Eliante, & promise à Léandre.*

EANDRE.

RASTE, *Ami de Léandre.*

RONTE, *Pere de Léandre.*

ARTON, *Suivante.*

RONTIN, *Valet d'Eraste.*

La Scéne est à la Campagne chez Eliante.

LE SAGE ÉTOURDI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTON, LUCINDE.

MARTON.

HElle Lucinde, eh quoi! vous paroiſſez rêveuſe,
Vous, qu'on ne vit jamais un inſtant ſérieuſe?

LUCINDE.

Le jour de mon hymen eſt tout prêt d'arriver;
C'eſt un nœud ſans retour. Cela donne à rêver.

MARTON.

Vous teniez l'autre jour un différent langage.
Votre eſprit ſe faiſoit la plus charmante image....

LUCINDE.

De nouvelles clartés ont détrompé mes yeux,
Et m'ont, depuis huit jours, appris à penſer mieux;
L'hymen, ſous les dehors d'une liberté vaine,
Cache le poids réel d'une conſtante chaîne;
Notre ame en eſt la dupe, & ſes liens trompeurs,
N'en ſont pas moins gênans, pour être ornés de fleurs.

MARTON.

Je trouve la contrainte où vous tient la tutelle
D'une tante abſolue, encore plus cruelle.

LUCINDE.

Cette tante eſt vraiment une mere pour moi.
Je ne puis trop chérir, ni reſpecter ſa loi.
Elle rend, à mes yeux, le devoir agréable,
L'obéiſſance douce & la raiſon aimable.

MARTON.

J'en demeure d'accord; mais malgré ce portrait,
Avouez avec moi que l'on prend ſans regret
Le parti de quitter la tante la plus chere,
Pour ſuivre un époux jeune, & fait en tout pour plaire:
Tel eſt votre Léandre.

LUCINDE.

Il eſt trop étourdi,
Son âge eſt un défaut.

MARTON.

Votre âge eſt aſſorti.
Vous n'avez que ſeize ans; il en a vingt, je penſe.
Pour un défaut commun, on a de l'indulgence.
Comme vous, il eſt vif; il a de gayeté.

LUCINDE.

J'aimerois mieux qu'il eût moins de vivacité.
Il faut, non pas en nous, ni dans nos caracteres,
Une oppoſition qui les rende contraires;
Elle eſt encore pis que l'uniformité:
Mais dans l'âge & l'eſprit cette diverſité,
Qui, ſans choquer nos cœurs, forme un heureux contraſte
Je voudrois que Léandre eût le bon ſens d'Eraſte.

MARTON.

D'Eraſte! ſon eſprit n'eſt pas des plus ſenſés.
Sans lui faire de tort, il a trente ans paſſés;
Et l'on voit cependant qu'il vit dans l'indolence,
Sans prendre aucun parti.

LUCINDE.

Marton, c'eſt par prudence;
Il préfere en ſecret le repos à l'éclat.
C'eſt par cette raiſon qu'il ne prend point d'état,
Le bonheur eſt ſon but ; le plaiſir ſon ſyſtême ;
Et dans l'indépendance il met le bien ſuprême.

MARTON.

Bon ! de la liberté ces prétendus Héros
Sont pris tous les premiers, & n'en ſont que plus ſots.
Ma foi, ſi, dans ce jour, j'étois à votre place,
Mes charmes, ſur ſon cœur, puniroient ſon audace.

LUCINDE.

J'y réuſſirois mal.

MARTON.

Vous n'avez qu'à vouloir.
Vos beaux yeux peuvent tout. Eſſayez-le pour voir.

LUCINDE.

Mais, dans le fond du cœur, Marton, te l'avouerai-je?
Je trouverois plaiſant qu'il donnât dans le piége.

MARTON.

Il faut, à votre char, aujourd'hui le lier,
Pour en faire un exemple, allons, point de quartier.

LUCINDE.

Je ris.... Mais non, ces jeux ſont d'un danger extrême.

MARTON.

Oui, tel qui tend un piége, y peut tomber ſoi-même:
Et s'il faut avec vous m'expliquer franchement,
Vous inclinez vers lui plus que vers votre amant.

LUCINDE.

Sa façon de penſer me le rend eſtimable.
C'eſt le ſeul ſentiment dont mon cœur ſoit capable.

MARTON.

Vous allez donc former votre hymen ſans amour ?

LUCINDE.

Je voudrois de bon cœur en reculer le jour.

MARTON.

Inutile ſouhait ! l'affaire eſt réſolue,
Et dans cette ſemaine elle ſera conclue.

LUCINDE.

Pourvu qu'elle ſe faſſe, il n'importe du tems.

MARTON.

Ces nœuds manquent toujours par les retardemens.
La politique veut dans tout ce qui nous touche....

LUCINDE.

Tais toi. La politique eſt fort mal dans ta bouche.
Si Léandre m'en croit, & penſe comme moi,
Nous pourrons de concert tenter... mais je le voi.

SCENE II.

LEANDRE, LUCINDE, MARTON.

LEANDRE.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous ſerons mariés ce ſoir, Mademoiſelle.

LUCINDE.

Ce ſoir ?

LEANDRE.

Ce ſoir même. Oui, mon pere vient exprès.

LUCINDE.

Ah ! je ne croyois pas que l'inſtant fût ſi près.

LEANDRE.

Je vois à cet aſpect que votre ame friſſonne.

LUCINDE.

Non : mais à dire vrai, la nouvelle m'étonne.

LEANDRE.

Avouez que l'hymen allarme votre cœur.

LUCINDE.

Je conviens qu'à mon ame il cauſe quelque peur.

LEANDRE.

Dites qu'il vous inſpire une frayeur très-vive.
Le mariage eſt beau, mais dans la perſpective.
Il préſente de loin un coup d'œil attirant.

Dès qu'il eſt vû de près, il paroît différent.
De ſes apprêts ſur-tout la jeuneſſe effrayée,
Par des nœuds éternels craint de ſe voir liée.
Vous êtes dans le cas. Parlez-moi franchement;
Là, ne ſentez-vous point certain frémiſſement?

LUCINDE.

Oui.

LEANDRE.

Moi, qui parle ici, quoique plus intrépide,
Je ſens dans ce moment que mon cœur s'intimide.

LUCINDE.

C'eſt un nœud ſérieux qui veut un eſprit mûr.
Ne rien précipiter, eſt toujours le plus ſûr..

LEANDRE.

Oui, vous avez raiſon. C'eſt le meilleur ſyſtême.
Et je vous avouerai que je penſe de même.
Nous ne ferions pas mal de différer d'un mois.

LUCINDE.

De trois, ſi vous voulez.

LEANDRE.

Oui, c'eſt bien dit, de trois;
Nos eſprits mûriront, en attendant la nôce.

LUCINDE.

Sans doute.

LEANDRE.

Rien n'eſt pis qu'un hymen trop précoce.
Il éprouve le ſort du fruit prématuré.
Il ne vient point à bien.

LUCINDE.

Mais tout conſidéré,
Plus nous retarderons, & mieux formés par l'âge,
Nous ſoutiendrons tous deux le poids du mariage

MARTON.

Il le faut avouer, pour deux jeunes Amans,
Vous faites éclater de grands empreſſemens!

LEANDRE.

De ce lien flatteur, je ſens tout l'avantage ;
Mais je differe exprès, pour en mieux faire uſage.

MARTON.

Vous prenez l'un & l'autre un parti fort prudent.
La difficulté gît à ſavoir maintenant
Si votre tante aura ce plan pour agréable.

LEANDRE.

Pour ne pas l'approuver, elle eſt trop raiſonnable.

LUCINDE.

La choſe eſt juſte au fond, elle doit l'accorder.

LEANDRE.

Je m'engage, moi-même, à la lui demander.

MARTON.

La démarche, Monſieur, me paroît hazardée.

LEANDRE.

Elle réuſſira, car j'en ai bonne idée.

MARTON.

Vous n'avancerez rien. Son caractere eſt tel :
Quand elle a prononcé, l'Arrêt eſt ſans appel.

LEANDRE.

Non, Marton ; à nos yeux tu la peins trop rigide.
Dans tout ce qu'elle fait, la douceur eſt ſon guide.

MARTON.

Son penchant naturel la porte à dominer.

LEANDRE.

Oui : mais le Ciel l'a fait exprès pour gouverner ;
On voit qu'à vingt-ſix ans, au fort de ſa jeuneſſe,
Elle fait éclater en tout une ſageſſe
Que les autres n'ont pas dans un âge avancé.
Air, conduite, diſcours, tout en elle eſt ſenſé.
La raiſon eſt toujours l'aſcendant qui l'inſpire ;
Et le ton qu'elle prend fait aimer ſon empire.
A vivre ſous ſes loix, on trouve des appas.
Lucinde, j'en ſuis ſûr, ne m'en dédira pas.

LUCINDE.

LUCINDE.

Des tantes, il eſt vrai qu'elle eſt la plus aimable.

LEANDRE.

La plus digne d'eſtime & la plus adorable.

MARTON, *à Léandre.*

Vous faites ſon éloge avec beaucoup d'ardeur.

LEANDRE.

Je ne fais en cela que conſulter mon cœur.

MARTON.

Elle aura dans Monſieur un neveu plein de zele.

LEANDRE.

Je bénis le lien, qui doit m'approcher d'elle.

MARTON.

Vous devez en ce cas preſſer votre union.

LEANDRE.

La choſe à cet égard mérite attention.

LUCINDE.

Oui, je ſuis avec vous d'accord ſur ce chapitre.
Monſieur, je vous en laiſſe abſolument l'arbitre.
Adieu. N'oubliez rien pour ſuſpendre ces nœuds;
Et parlez à ma tante, au nom de tous les deux.

LEANDRE.

Sur moi, d'un pareil ſoin, vous pouvez vous remettre.
Je dirai ce qu'il faut. J'oſe vous le promettre.

SCENE III.

LEANDRE *ſeul.*

QUel bonheur qu'elle ſoit dans de tels ſentimens!
C'eſt avoir réuſſi que d'obtenir du tems.
Loin de nuire à mes vœux, elle leur eſt propice.
Je dois voir maintenant ſon aimable tutrice.
Mon deſtin dépend d'elle. Il faut franchir ce pas.
Il eſt des plus gliſſans & des plus délicats.
D'une noble aſſurance, allons, armons mon ame.
Je la vois qui paroît. C'eſt la premiere femme,

Dont l'air m'ait inſpiré la crainte & le reſpect.
Tout hardi que je ſuis, je tremble à ſon aſpect.

SCENE IV.

ELIANTE, LEANDRE.

ELIANTE.

JE vous trouve à propos; & je dois vous apprendre
Que votre pere ici n'eſt pas ſûr de ſe rendre.
Sa mauvaiſe ſanté l'arrête malgré lui.

LEANDRE.

L'hymen ne peut donc pas s'accomplir aujourd'hui?

ELIANTE.

Pardonnez-moi, Monſieur; car il me prie en grace
Que votre mariage inceſſamment ſe faſſe.

LEANDRE.

Sans lui?

ELIANTE.

Je me conforme à ſon deſir preſſant.

LEANDRE.

Le mien en eſt flatté. Mais ſera-t-il décent
Que tandis que mon pere eſt aux douleurs en proie,
Je célebre une nôce, & me livre à la joie?
Les danſes & les jeux ſeront-ils de ſaiſon?
L'amour ne doit-il pas céder à la raiſon?

ELIANTE.

Comment donc? Vous ſortez de votre caractere;
Vous paroiſſez prudent contre votre ordinaire?

LEANDRE.

Je le ſuis en effet ſous un air des plus foux.
Mais, Madame, ai-je tort? Je m'en rapporte à vous,
A vous, dont la conduite eſt toujours circonſpecte,
A vous, que j'aime à ſuivre, & qu'en tout je reſpecte?

ELIANTE.

Puiſque vous voulez bien me faire cet honneur,
Votre pere vous doit cauſer moins de frayeur.
Sans bleſſer le devoir, ni choquer la décence,

Vous pouvez épouſer Lucinde en ſon abſence.
Le mal qui le retient, eſt un mal douloureux;
Mais je ſais par bonheur qu'il n'eſt pas dangereux;
Et pour menager votre délicateſſe;
J'aurai ſoin que ſans bruit votre contrat ſe dreſſe.
Cette campagne eſt propre à ſervir mon deſſein.
Votre hymen ſera ce ſoir même; & demain
Nous irons à Paris, ſans crainte d'aucun blâme,
A ce pere ſi cher, préſenter votre femme.

LEANDRE.

Il ſeroit beaucoup mieux qu'il en fût le témoin.

ELIANTE.

Monſieur, à dire vrai, j'admire un pareil ſoin,
Il me ſurprend en vous; j'en ſuis même bleſſée.
J'aurois cru que votre ame étoit plus empreſſée;
Et que vous ſoupiriez après ce nœud flatteur.
Quelle raiſon en vous a tallenti l'ardeur
D'entrer dans ma famille?

LEANDRE.

Elle eſt toujours la même.

ELIANTE.

Si ma niece, dont l'ame eſt ſenſible à l'extrême,
Savoit que vous montrez ſi peu d'empreſſement,
Elle en témoigneroit un vrai reſſentiment.

LEANDRE.

Je n'ai pas cette crainte, & pour ne vous rien taire;
Elle ſouhaite fort que ce nœud ſe differe.

ELIANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur! Son cœur eſt donc changé?

LEANDRE.

Je dois vous dire plus; c'eſt qu'elle m'a chargé
De vous le demander, comme un bienfait pour elle.
Avant de ſe lier d'une chaîne éternelle,
Madame, elle vous prie inſtamment par ma voix
D'accorder à ſes vœux, au moins deux ou trois mois;
Pour former ſa raiſon au point qu'elle doit l'être,

Et pour avoir le tems tous deux de nous connoître.

ELIANTE.

Deux ou trois mois, Monsieur, pour former sa raison !

LEANDRE.

Ce tems fera beaucoup & j'en suis caution.

ELIANTE.

Oui, je conçois qu'un terme aussi considérable
Doit faire un changement en elle remarquable ;
Et rien n'est mieux conçu. Je vois qu'avec bonté,
Monsieur, à son projet vous vous êtes prêté ;
Et pour rendre la chose encore plus parfaite,
Vous voulez bien vous-même être son interprête.

LEANDRE.

Je n'ai pu résister à de si justes vœux.
Nous sommes, pour attendre, assez jeunes tous deux.

ELIANTE.

Vous me le déclarez un peu tard l'un & l'autre.
Lorsque j'ai consulté son cœur avec le vôtre,
Que ne me faisiez-vous cet aveu singulier ?
Votre ravissement a paru le premier ;
Et ma niece après vous n'a pu cacher sa joie.
D'un changement si prompt, que faut il que je croie ?
En si peu de momens, qui peut l'avoir produit ?

LEANDRE.

De la réflexion, Madame, il est le fruit.

ELIANTE.

En êtes-vous capable ?

LEANDRE.

Oui, j'en fait d'excellentes.

ELIANTE.

Il faut que vous ayez des raisons bien puissantes.
Parlez. . . Vous vous troublez ! Vous n'osez répartir ?

LEANDRE.

Je n'ai pas, devant vous, la force de mentir.

ELIANTE.

Quelles sont ces raisons ? Daignez donc me les dire.

LEANDRE.

Puiſque vous l'ordonnez, je vais vous en inſtruire.

SCENE V.

MARTON, ELIANTE, LEANDRE.

MARTON.

MAdame la Comteſſe arrive pour vous voir, Madame.

ELIANTE, *à Léandre.*

Je vous quitte, & vais la recevoir.
Sa viſite qui n'eſt que de cérémonie,
Au gré de toutes deux, ſera bien-tôt finie.
Ne vous éloignez point, Monſieur; & ſongez bien
Que je veux au plûtôt finir notre entretien.

SCENE VI.

LEANDRE, MARTON.

MARTON.

MAdame n'eſt donc pas pleinement informée?

LEANDRE.

Non; l'affaire, Marton, n'eſt encor qu'entamée.
Tu m'as interrompu. Mais elle eſt en bon train.

MARTON.

Son diſcours n'en eſt pas un garant bien certain.

LEANDRE.

Tu t'abuſes!

MARTON.

Monſieur eſt riche en confiance!

LEANDRE.

Il le faut. Le ſuccès eſt fils de l'aſſûrance.
Quelqu'un vient.

MARTON.

C'eſt Frontin.

SCENE VII.

FRONTIN, LEANDRE, MARTON.

LEANDRE.

QUi t'amene en ces lieux ?

FRONTIN.

Puiſque d'un tel ſecret vous êtes curieux,
Je viens ſçavoir, Monſieur, ſi Marton, que j'honore,
Et que, ſi je l'oſois, je dirois que j'adore,
N'a rien en ce moment à mander à Paris ;
J'y vais avec Eraſte.

LEANDRE.

Il part ! j'en ſuis ſurpris.

FRONTIN.

Oui, dans ce même inſtant.

LEANDRE.

Comment ? Sans me rien dire ?
A la Ville ſçais-tu quelle raiſon l'attire ?

FRONTIN.

Mais, quoiqu'il ſoit rempli d'attention pour moi,
Il ne m'en a rien dit. Je ſuis de bonne foi.

LEANDRE.

A ce bruſque départ, il faut que je m'opoſe ;
Et je vais de ce pas en aprendre la cauſe.
Je ne permettrai point qu'il me quitte aujourd'hui,
Quand j'ai préciſément le plus beſoin de lui.

SCENE VIII.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

TOn Maître part le jour que la Nôce s'aprête,
Quand il en eſt prié ! Rien n'eſt plus malhonnête.
Mais je ne conçois rien à ce procedé-là.
Je voudrois bien ſçavoir qui le porte à cela.

FRONTIN.

Mais il a ſes raiſons.

MARTON.

Il n'en a que de fauſſes.

FRONTIN.

Faut-il te parler franc ? Nous n'aimons pas les Nôces.
Nous trouvons ces plaiſirs ſi fades, ſi bourgeois,
Que, pour les éviter, nous fuirions dans les bois.
Toute la parenté qui ſe trouve priée,
Et vient complimenter la jeune mariée,
Les mauvais mots du jour, & ceux du lendemain.
Ah, le joli régal !

MARTON.

Il eſt fort de mon goût.

FRONTIN.

Je te crois trop d'eſprit pour penſer.....

MARTON.

Point du tout.
J'eus toujours pour la nôce un penchant invincible.
Pour tout autre plaiſir, mon cœur eſt inſenſible.
Un Amant ne ſçauroit me plaire qu'à ce prix.

FRONTIN.

Serviteur ; le tems preſſe, & je pars pour Paris.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ELIANTE.

ELIANTE.

J'Ai saisi ce moment exprès pour vous entendre,
Dites-moi vos raisons qu'il me tarde d'aprendre.

LEANDRE.

Vous l'exigez de moi, Madame, absolument.

ELIANTE.

Oui, j'attens votre aveu très-impatiemment.
Parlez, nous voilà seuls.

LEANDRE.

Je vais parler, Madame.
Madame.....

ELIANTE.

Eh bien, Monsieur?

LEANDRE.

Excusez; mais mon ame
Sent un effroi....

ELIANTE.

D'où vient?

LEANDRE.

Ma foi, les plus hardis
Trembleroient, comme moi, dans le cas où je suis.

ELIANTE.

Rassurez votre esprit, dites, qui vous engage
A reculer l'instant de votre mariage?
Auriez vous, de ma Niéce, à vous plaindre, entre-nous?

LEANDRE.

Non, mon cœur ne peut plus déguiser avec vous.
Pour un autre en secret, Madame, je soupire.

ELIANTE.

Comment? vous en aimez une autre, & pour le dire,

De votre hymen, Monſieur, vous attendez le jour?

LEANDRE.

J'ai, de tous mes efforts, combattu mon amour;
Mais j'ai pris, pour le vaincre, une inutile peine.
Rien n'en peut triompher. Ma réſiſtance eſt vaine;
Et je ſens qu'il s'accroît même dans ce moment.

ELIANTE.

Mais quel eſt donc l'objet de votre attachement?
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous interroge
Sur un ſujet pareil.

LEANDRE.

Son nom fait ſon éloge.

ELIANTE.

Ce diſcours ne dit rien. Cet objet ſi vanté
Surpaſſe-t'il Lucinde en eſprit, en beauté?
Sa perſonne, en vertu, eſt-elle plus brillante?

LEANDRE.

Oui, cent fois.

ELIANTE.

Nommez-la.

LEANDRE.

C'eſt....

ELIANTE.

Eh bien? C'eſt?....

LEANDRE.

Sa Tante.

ELIANTE.

Je n'ai pas entendu. Comment avez-vous dit?

LEANDRE.

C'eſt vous que j'aime.

ELIANTE.

Moi?

LEANDRE.

Vous-même.

ELIANTE.

Votre eſprit

S'égare....

LEANDRE.

Non. Faut-il vous le redire encore ?
Oui, Madame, c'eſt vous, vous ſeule que j'adore.

ELIANTE.

Pour rompre, allez, Monſieur, ceſſez de vous ſervir
D'un prétexte offenſant dont vous devez rougir.
Votre manque de foi vous rend aſſez coupable ;
Sans le couvrir encor d'un voile ſi blâmable.
Je me ſens par ce trait doublement offenſer.

LEANDRE.

Madame, un ſeul inſtant pouvez-vous le penſer ?
Si je ne vous aimois, mais avec violence,
Ferois-je un tel aveu dans cette circonſtance ?
De ma ſincere ardeur, tout doit vous aſſurer.

ELIANTE.

Vous êtes bien hardi de me le déclarer.

LEANDRE.

Madame, ſur ce point, mon cœur n'eſt plus ſon maître.
Après les ſentimens qu'il vous a fait connoître,
Fâchez-vous, éclatez autant qu'il vous plaira,
Il vous dira toujours, & vous répetera
Que ſon amour pour vous eſt fondé ſur l'eſtime ;
Que la raiſon l'éclaire, & la vertu l'anime ;
Qu'elles l'ont affermi dans ſon culte ſecret,
Et qu'il adore en vous un mérite parfait ;
Qu'il l'avoûra tout-haut, qu'il s'en fait une gloire,
Qu'il fuit tout autre nœud, que vous devez l'en croire ;
Qu'il met, à vous fléchir, ſon bonheur le plus doux,
Et qu'il ſera conſtant, fût-il haï de vous.

ELIANTE.

Monſieur....

LEANDRE.

J'entens d'ici votre auſtere langage.
Vous allez commencer par m'oppoſer votre âge.
Je vous arrête-là. Vous avez vingt-ſix ans :

C'eſt l'été de vos jours, par conſéquent le tems
D'inſpirer, d'éprouver une flâme conſtante.
Car l'âge de penſer d'une façon prudente,
De ſentir fortement, eſt auſſi la ſaiſon,
Il faut, pour bien aimer, il faut de la raiſon.

ELIANTE.

D'aimer en ce cas-là, vous êtes peu capable.

LEANDRE.

Mais je ſuis aſſez vieux pour être raiſonnable.
Notre âge eſt aſſorti mieux que vous ne penſez.
Madame, ſçavez-vous que j'ai vingt-ans paſſés?
Il ſuffit de mon choix pour prouver ma ſageſſe.
Mes feux ſont raiſonnés. Je veux une Maîtreſſe
Qui m'aide à me conduire, & non à m'égarer.
Dont l'utile amitié faite pour m'éclairer,
Doucement vers le bien me tourne avec adreſſe;
Et voilà ce qu'en vous rencontre ma tendreſſe.
De pareils ſentimens ſont-ils d'un étourdi?
Et quand je me dis ſage, hem, vous ai-je menti?
Rendez-moi donc juſtice; & convenez vous-même
Que ma flâme eſt ſenſée autant qu'elle eſt extrême;
Que la prudence ſeule a décidé mon choix,
Et que votre raiſon doit lui donner ſa voix.
Quoi, Madame, une ardeur ſi parfaite & ſi tendre
Ne vous inſpire rien?

ELIANTE, *d'un ton ironique.*

Pardonnez-moi, Léandre;
Je ſens qu'elle m'inſpire une juſte pitié.

LEANDRE.

Dites, dites plutôt une tendre amitié,
Telle que mon amour la mérite & l'eſpére.

ELIANTE.

Oui, comme mon néveu, vous l'aurez toute entiere.
Je l'attache à ce titre.

LEANDRE.

Il eſt des noms plus doux,

La qualité d'amant & le titre d'époux.

ELIANTE.

Y ſongez-vous, Monſieur ? vous êtes ridicule !

LEANDRE.

Madame, c'eſt en vain que votre ame recule.
Je vous conduirai-là, dans peu vous y viendrez.

ELIANTE.

En vérité ?

LEANDRE.

D'honneur.

ELIANTE.

Mais...

LEANDRE.

Mais vous m'aimerez.
Je ne badine pas, la choſe eſt très-réelle.

ELIANTE.

Je vous aimerai, moi ? la menace eſt nouvelle.

LEANDRE.

Vous m'aimerez, vous dis-je ; oui, malgré vos refus.
Il le faut. Je me ſuis arrangé là-deſſus.

ELIANTE.

A moins que, comme à vous la tête ne me tourne,
Je ne ſouffrirai que l'amour y ſéjourne.
Je la crois aſſez forte.

LEANDRE.

Elle vous tournera.

ELIANTE.

Votre petit orgueil s'égare juſques-là ?

LEANDRE.

Sur un meilleur appui, j'ai mis mon eſpérance.
Mon amour fait lui ſeul toute ma confiance.
Il eſt tout à la fois ſi pur, ſi véhément,
Qu'il doit vous attendrir indubitablement.

ELIANTE.

Quoi ! vous vous flattez....

LEANDRE.

Oui, vous ſerez favorable.

ELIANTE.

Vous êtes je le ſai, fort joli, fort aimable;
Mais tous vos agrémens, tous vos propos gentis,
Echoueront près de moi, je vous en avertis.

LEANDRE.

La choſe...

ELIANTE.

Dure trop; il eſt tems qu'elle ceſſe.
Pour trancher en deux mots, je veux pourvoir ma niece;
Son établiſſement devient mon premier ſoin.

LEANDRE.

J'ai prévû cet obſtacle.

ELIANTE.

Oh! c'eſt prévoir de loin.
Tant de reſſource en vous, tant de conduite brille,
Que je veux vous prier d'établir ma famille.
Auriez-vous pour Lucinde un autre époux en main?

LEANDRE.

Oui, vraiment; c'eſt à quoi j'ai pourvu ce matin.
Je lui donne, à ma place, un homme de mérite,
Et qui, plus mûr que moi, guidera ſa conduite.

ELIANTE.

Peut-on ſavoir ſon nom?

LEANDRE.

Eraſte eſt le mari
Qui doit me remplacer.

ELIANTE.

L'époux eſt bien choiſi!
D'un diſcernement ſûr, vous donnez une preuve,
Ma niece de long-tems, Monſieur, ne ſera veuve.

LEANDRE.

Il l'eſtime; & je veux n'être qu'un étourdi
Si je ne vous l'amene.

ELIANTE.

En me parlant ainſi,
Vous ne courez jamais le riſque d'un parjure.
Allez prendre un peu l'air, Monſieur; & pour conclure
Un nœud qui ne peut être éloigné ni rompu,
Tâchez de retrouver votre bon ſens perdu.

SCENE II.

LEANDRE *ſeul.*

FAiſons', de quelque appui dont elle ſe ſoutienne,
Que ſa raiſon plutôt s'égare avec la mienne.
Le grand coup eſt frappé : j'ai déclaré mon feu ;
Et l'amour oſe tout quand il a fait l'aveu.

SCENE III.

ERASTE, LEANDRE.

LEANDRE.

ON dit que tu pars?

ERASTE.

Oui.

LEANDRE.

C'eſt à quoi je m'opoſe.
Songes-tu qu'aujourd'hui mon hymen ſe diſpoſe?
Tu conduiras la Fête, & je compte ſur toi.

ERASTE.

Tu me diſpenſeras de remplir cet emploi.
J'y ſuis gauche, mon cher, on ne peut davantage;
Et mon beau jour n'eſt pas le jour d'un mariage.
Adieu; je perds ici trop de tems à cauſer.
Vois ces Dames pour moi, tâche de m'excuſer.

LEANDRE.

Viens leur parler toi-même; oui, ton devoir t'y porte;
Et l'on ne s'eſt jamais comporté de la ſorte.
Eliante, à coup ſûr, s'en formaliſeroit;
Et ſa niece jamais ne te pardonneroit.
Tu ſais qu'elle t'eſtime, & cette préférence...

ERASTE.

C'eſt elle, dont je veux éviter la préſence.

LEANDRE.

Pourquoi donc l'éviter ?

ERASTE.

Pour un juſte ſujet.

LEANDRE.

Peut-on le ſavoir ?

ERASTE.

Non.

LEANDRE.

Tu m'en fais un ſecret ?

ERASTE.

Oui, n'en demande pas là-deſſus davantage.

LEANDRE.

Mon deſir curieux s'accroît par ce langage.

ERASTE.

Laiſſe-moi donc partir.

LEANDRE.

Non ; j'arrête tes pas.
Tu ne partiras point, ou tu m'éclairciras.

ERASTE.

Je l'aurois déjà fait, ſi je pouvois t'inſtruire.

LEANDRE.

Je pénétre pourquoi tu crains de me le dire.
Pour fuir ainſi Lucinde, il faut abſolument
Que tu ſentes pour elle un fort éloignement ;
Et je ſerai contrains de lui faire entendre,
Malgré....

ERASTE.

Garde-t-en bien ; tu mentirois, Léandre.

LEANDRE.

Tu ne la hais donc pas, comme je l'ai penſé ?

ERASTE.

Non, puiſqu'à l'avouer par toi je ſuis forcé.
A ſa vue aujourd'hui je prétens me ſouſtraire,

Parce qu'elle m'inſpire un ſentiment contraire.

LEANDRE.

Quoi ! tu l'aimes ?

ERASTE.

Non : mais.... ſi je tarde à partir ;
La choſe arriveta, je dois t'en avertir.

LEANDRE.

Demeure en ce cas-là, demeure, je t'en prie.

ERASTE.

Ce tranſport me ſurprend.

LEANDRE.

C'eſt moi qui t'en ſupplie.

ERASTE.

Mais je t'ai déjà dit, moi, que je l'aimerai.

LEANDRE.

Va, tu m'obligeras ; je t'en remercirai.

ERASTE.

Je te ferai plaiſir de brûler pour ta femme ?

LEANDRE.

Oui, j'en ſerai charmé juſques au fond de l'ame.
Je te fais un aveu de mes vrais ſentimens.

ERASTE.

Je n'ai rien à répondre à ces mots obligeans.

LEANDRE.

Eraſte, c'eſt aſſez jouir de ta ſurpriſe.
D'un ſecret, à mon tour, il faut que je t'inſtruiſe.
Une autre que Lucinde enchante tous mes ſens.
Rompre mon mariage, eſt le but où je tens.

ERASTE.

Tu n'aimes pas Lucinde ? O Ciel ! Qu'oſes-tu dire !
Un objet ſi charmant !

LEANDRE.

Apprend que je ſoupire
Pour un qui la ſurpaſſe, & qui ſans contredit,
Fait voir plus de mérite, & montre plus d'eſprit.

ERASTE.

ERASTE.

Cela ne ſe peut pas. Lucinde eſt adorable.

LEANDRE.

Ce qu'on aime, toujours nous paroît préférable.
Pour t'en convaincre, ici, je n'ai qu'à la nommer.

ERASTE.

Quel eſt donc cet objet ſi digne de charmer ?

LEANDRE.

C'eſt Eliante.

ERASTE.

Eliante ?

LEANDRE.

Oui, c'eſt elle que j'aime.

ERASTE.

Bon, tu ris !

LEANDRE.

Je dis vrai.

ERASTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je friſſonne pour toi, quand je viens à penſer
Quelle eſt la femme à qui tu t'oſes adreſſer ;
Dans quelle conjoncture ! & puiſque tu m'obliges.

LEANDRE.

Ne crains rien. Je ſuis né pour faire des prodiges.

ERASTE.

Ton mariage....

LEANDRE.

Eh bien ?

ERASTE.

Doit ſe faire ce ſoir,
Et tu veux le rompre ?

LEANDRE.

Oui.

ERASTE.

Comment ? Sur quel eſpoir ?

LEANDRE.

C'eſt toi,.... C'eſt ton amour qui fait mon eſpérance :
Je te veux par mon art, aidé de ma prudence,
Faire épouſer pour moi Lucinde qui t'a plû.
Il faut que cela ſoit, car je l'ai réſolu.

ERASTE.

Léandre, abſolument, ton eſprit extravague.

LEANDRE.

C'eſt un deſſein formé, ce n'eſt pas un plan vague.
Quand je te parle ainſi, je ſuis ſûr du ſuccès.

ERASTE.

Tu ne raiſonnes pas les projets que tu fais.

LEANDRE.

Je les fais réuſſir ; & toi, tu les raiſonnes.

ERASTE.

Mais la choſe avec toi dépend de trois perſonnes,
D'Eliante, d'abord il te faut l'agrément ;
Puis, l'aveu de la niece, & mon conſentement.
C'eſt une bagatelle.

LEANDRE.

Oui, bagatelle pure ;
Et je les obtiendrai, c'eſt moi qui te l'aſſure.
Je répond de Lucinde, & ſon cœur m'eſt connu.
Elle veut, comme moi, voir notre hymen rompu.
A l'égard de ſa tante, elle eſt trop équitable,
Pour ne pas approuver un accord raiſonnable.
Pour toi, tu m'as inſtruit des ſecrets de ton cœur,
Et tu ne voudras pas refuſer ton bonheur.

ERASTE.

Ton eſprit confiant parle, tranche en oracle,
Et ſans voir les écueils, applanit chaque obſtacle,
A ſon rapide eſſor il ſe laiſſe entraîner.
La tante, en premier lieu, t'enverra promener.

LEANDRE.

Elle l'a déjà fait, mais par pure grimace.
Je viens de déclarer ma flâme.

ERASTE.

Ah ! Quelle audace !

LEANDRE.

Je ſuis allé plus loin. Je t'ai propoſé, toi,
Pour épouſer ſa nièce, & dégager ma foi.

ERASTE.

De quel front, à quel titre, as-tu fait ces avances?

LEANDRE.

Mais à titre d'ami.

ERASTE.

C'eſt trop d'extravagances.

LEANDRE.

Mais tu dois....

ERASTE.

Je ne dois ni ne veux me lier.

LEANDRE.

Et moi, moi, pour tout bien, je veux te marier.
A prendre ce parti, c'eſt l'honneur qui t'invite.
Malgré toi, je veux faire éclater ton mérite.
Avec de la naiſſance, à l'âge où tu te vois,
Propre & fait pour remplir les plus brillans emplois,
Dis, ne rougis-tu point d'être un grand inutile,
Et de groſſir l'eſſain des oiſifs de la ville ?
Du deſtin qui t'attend, il faut remplir l'éclat.
Il faut prendre une femme, il faut prendre un état.
C'eſt-là le ſeul parti qu'il te convient de ſuivre.
Qui ne vit que pour ſoi, n'eſt pas digne de vivre.
Tu dois à tes amis, tu dois à tes parens,
A ton pays, à toi, compte de tes momens;
Tu dois les employer pour leur bien, pour ta gloire.

ERASTE.

Va, mon cher, je n'ai pas la vanité de croire
Que mes inſtans pour eux ſoient d'un auſſi grand prix;
Et je puis les couler dans un repos permis.
Trop d'ennui, trop de ſoins ſuivent le mariage.

LEANDRE.

L'ennui, de l'indolence, eſt plutôt le partage.
C'eſt un vuide du cœur, né de l'inaction.
Il faut du mouvement, de l'occupation,
Des Charges, des emplois, qui rempliſſent ce vuide,
Des devoirs, dont la voix nous excite & nous guide.
A s'en bien acquitter, on trouve un bien plus ſûr,
Et pour un cœur bien fait, le plaiſir le plus pur.
Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Eſt celui d'être utile, & cher à ſa patrie.

ERASTE.

Le but de ce diſcours eſt d'engager mon cœur
A ſe ſacrifier pour faire ton bonheur.
Beaucoup plus que le mien, ton intérêt t'anime,
Et je fuis pour ne pas en être la victime.

LEANDRE.

Non, à la fuite en vain tu veux avoir recours.

SCENE IV.

LUCINDE, LEANDRE, ERASTE.

LEANDRE.

LUcinde promptement venez à mon ſecours.
Ce captif révolté refuſe de vous ſuivre.
Rangez-le à ſon devoir. Tenez, je vous le livre.
Vengez-vous, puniſſez ſon crime avec éclat.
C'eſt l'obliger lui-même, & c'eſt ſervir l'état;
Il a plus d'un ſecret important à vous dire.
Forcez-le de parler, & de vous en inſtruire.
Mon aſpect devant vous pourroit l'embarraſſer.
Il eſt un peu timide, & je vais vous laiſſer.

SCENE V.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE.

CEtte fuite ſoudaine a lieu de me ſurprendre.
Pour l'empêcher, Monſieur, je me joins à Léandre.

Quitter ainſi les gens, c'eſt vraiment déſerter ;
Et comme un fugitif, nous devons vous traiter.

ERASTE.

Pardon. Je voulois mettre à couvert ma perſonne,
Et je ſuis un poltron que le danger étonne.

LUCINDE.

Quel péril avec nous courez-vous donc, Monſieur ?

ERASTE.

J'en cours un ſi preſſant, qu'il fait trembler mon cœur.

LUCINDE.

Votre cœur, eſt, Eraſte, à l'abri des atteintes ;
Et je m'étonne fort que vous ayez ces craintes.

ERASTE.

Cette frayeur pourtant, à ne vous point mentir,
Eſt l'unique motif qui m'oblige à partir.

LUCINDE.

Quelle eſt donc cette peur que je ne puis comprendre ?

ERASTE.

Vous voulez le ſavoir ? Il faut donc vous l'apprendre.
Je le dois d'autant plus, que cet aveu ſans fard
Va vous faire approuver & preſſer mon départ.
Je crains.....

LUCINDE.

Que craignez-vous ? Achevez de m'inſtruire.

ERASTE.

Je crains de vous aimer ; puiſqu'il faut vous le dire.

LUCINDE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'aveu.
Cette crainte eſt nouvelle, & c'eſt ſans doute un jeu.

ERASTE.

Non, Lucinde, elle eſt vraie, & dans mon caractere.
Vous ſavez à quel point ma liberté m'eſt chere ;
Je riſque de la perdre, en reſtant près de vous.
Vos yeux ont ſur mon ame un aſcendant ſi doux,
Que je ne puis vous voir, ſans en ſentir du trouble.
Plus je vous vois, & plus je le ſens qui redouble.

LUCINDE.

Comment donc ? Vous jouez la paſſion au mieux ?

ERASTE.

Ceſſez de plaiſanter. Rien n'eſt plus ſérieux,
Plus réel que l'aveu que je viens de vous faire.
Je mérite en effet toute votre colere.
Vous devez ſans retour me bannir de vos yeux.
Moi-même je voudrois m'arracher de ces lieux ;
Mais je ſens, pour vous fuir, que j'ai trop de foibleſſe.

LUCINDE.

Et moi, pour vous chaſſer, j'ai trop de politeſſe.

ERASTE.

Vous riez de me voir dans le piége arrêté.

LUCINDE.

Ce n'eſt là qu'une idée.

ERASTE.

Oh ! C'eſt la vérité.

LUCINDE.

Cela n'eſt pas, vous dis-je, & ne peut jamais être.

ERASTE.

Mais mon cœur....

LUCINDE.

Non, j'ai trop l'honneur de vous connoître.
Vous pouvez demeurer ſans nul riſque avec moi.
Pour mieux vous raſſurer, & vaincre votre effroi,
Sçachez que pour l'Hymen j'ai votre antipathie ;
Je le crains.

ERASTE.

Cependant ce ſoir on vous marie.
Vous me diſpenſerez d'en être le témoin.

LUCINDE.

Demeurez hardiment. L'inſtant eſt encor loin.
Léandre & moi, Monſieur, je veux bien vous l'apprendre,
Nous ſommes tous les deux d'accord pour le ſuſprendre.

ERASTE.

Votre Tante....

LUCINDE.

A coup sûr, m'accordera du tems.
Je suis jeune & je puis attendre au moins deux ans.
Ecoutez, il me vient une idée excellente.
Je me fais, de ce plan, une image charmante.
Vous l'allez approuver; Monsieur, sans contredit,
Pendant ces deux ans-là, pour les mettre à profit,
Je veux faire avec vous mon cours d'indépendance.
Du véritable bien, comme elle est la science,
Vous viendrez chaque jour m'en donner des leçons;
Et je veux par vous-même en être instruite à fonds.

ERASTE.

C'est un piége nouveau que vous voulez me tendre.
Au premier entretien mon cœur panche à se rendre,
Vous parlant tous les jours, pourra-t'il résister?

LUCINDE.

Je vous jure, sur lui de ne point attenter.
Par la liberté.....

ERASTE.

Non; je la perdrois moi-même,
En voulant près de vous établir son système.

LUCINDE.

Ne craignez rien.

ERASTE.

Je sens, & je vois le danger.

LUCINDE.

Ce péril prétendu, je dois le partager.
Si pour la liberté, vous craignez, moi je tremble.
Pour soutenir ses droits, unissons-nous ensemble.
Déridez votre front, un peu plus de gayté.
Sur ce pied voulez-vous accepter le traité.

ERASTE.

Tout le risque est pour moi dans l'accord que vous faites.
Vous ne hazardez rien, de l'humeur dont vous êtes.

LUCINDE.

Vous-même du danger vous êtes à l'abri,

Grace à l'éloignement dont vous êtes rempli;
Ne me refuſez pas un bien que je ſouhaite,
Et pour la liberté formez une ſujette
Qui ne vous fera pas sûrement deshonneur.

ERASTE.

Malgré moi je me rends à votre vive ardeur.
Mais à condition, pour calmer mes allarmes,
Que vous tempérerez le brillant de vos charmes
Dans les inſtructions que je vous donnerai.

LUCINDE.

Ce n'eſt qu'en négligé que je vous recevrai.

ERASTE.

Ma liberté redoute en cette conjoncture:
L'éclat de la perſonne, & non de la parure:
Vous ornez l'Art vous-même. Ainſi mettez vos ſoins
A prendre un air ſur tout qui m'intéreſſe moins.

LUCINDE.

Oüi, je vous le promets.

ERASTE.

Pour raiſons plus preſſantes,
Je rendrai mes leçons courtes & peu fréquentes.

LUCINDE.

Commençons. Donnez-moi la premiere à préſent.
Quel eſt le vrai devoir d'un cœur indépendant?

ERASTE.

De fuir ce qui le gêne, & tout ce qui l'ennuie.

LUCINDE.

Sa regle?

ERASTE.

Son repos.

LUCINDE.

Sa loi?

ERASTE.

Sa fantaiſie.

LUCINDE.

Oh! Le mien pour le coup eſt dans ſon élément.

ERASTE

ERASTE.

On doit ſuivre ſon goût comme un amuſement.
Mais dès qu'il prend racine, & ſi-tôt qu'il attache ;
Comme un poiſon du cœur, il faut qu'on l'en arrache.
Il faut.....

LUCINDE.

Continuez, j'écoute avidement.

ERASTE.

Oui : mais vous regardez un peu trop fixément.

LUCINDE.

L'attention le veut ; & le déſir d'aprendre...

ERASTE.

Vos yeux ſont ſi brillans, leur regard eſt ſi tendre,
Qu'en les fixant ſur moi, les miens ſont éblouis,
Et que je ne ſçais plus enfin ce que je dis.
A vos conditions, c'eſt porter une atteinte.

LUCINDE.

Pour que vous n'ayez plus à me faire de plainte,
Eh bien, je vais baiſſer les yeux modeſtement,
Quand vous me parlerez. Suis-je bien maintenant ?

ERASTE.

Un ſouris fin échape encore à votre bouche,
Qui, contraire à l'accord, trop vivement me touche.

LUCINDE.

Oh ! Mon maître devient trop ſévere aujourd'hui :
On ne peut regarder ni ſourire avec lui.
Rendez-vous, je vous prie, un peu plus doux à vivre.

ERASTE.

Pardon : mais je me ſens hors d'état de pourſuivre.
Je ne ſçai plus de quoi nous venons de parler.

LUCINDE.

Attendez, mon eſprit va vous le rapeller.
Vous me parliez, je crois, du goût qui nous attache.

ERASTE.

Voilà ce que je crains, & cette peur m'arrache
D'auprès de vous.

LUCINDE.

Reſtez.

ERASTE.

Non, je vous dis adieu.

LUCINDE.

Encore un mot, avant de ſortir de ce lieu.

ERASTE *reculant toujours.*

Doucement. Vous allez contre notre ſyſtême.
Se parler quand on veut, & ſe quitter de même,
Eſt la premiere loi qu'enjoint la liberté.
Si vous me retenez, vous rompez le traité;
Et vous tiranniſez vous-même votre Maître.

LUCINDE.

Soit. Je vous laiſſe aller. Mais vous fuirez peut-être.
Promettez de reſter, & point de trahiſon.

ERASTE *en fuyant.*

Je reviendrai, d'honneur, finir notre leçon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LEANDRE.

LEANDRE.

OUi, j'ai fait un effort, ſur ta lettre preſſante:
J'arrive ici, malgré ma ſanté languiſſante.

LEANDRE.

Cet excès de bonté me rend preſque confus,
Mon Pere....

ORONTE.

Laiſſons-là les diſcours ſuperflus.
Quel ſujet en ces lieux demande ma préſence?
Dis, parle, il faut qu'il ſoit d'une grande importance.

Pour m'écrire en ce jour comme tu m'as écrit ;
Et des termes si forts. . . .

LEANDRE.

Il l'est sans contredit,
Puisqu'il doit décider du bonheur de ma vie.

ORONTE.

Mon Fils, par ce discours, tu redoubles l'envie
Que j'ai de le savoir.

LEANDRE.

Je ne puis m'expliquer
Que devant Eliante.

ORONTE.

Eh bon, c'est se moquer.

LEANDRE.

Excusez ; mais elle est un témoin nécessaire ;
Et je vais là dessus la prévenir, mon Pere.

ORONTE.

N'est-ce pas quelque trait d'extravagance ?

LEANDRE.

Non.
C'est plutôt, je vous jure, un effort de raison.

ORONTE.

De raison ? De ta part ?

LEANDRE.

Oui ; je veux vous surprendre.
Dans votre appartement, où j'irai vous reprendre,
Allez vous reposer.

ORONTE.

Soit. Ne me trompe pas ?
Ou crains de payer cher mon voyage & mes pas ?

SCENE II.

LEANDRE *seul.*

LA Tante s'arme en vain d'un scrupule sévere :
Je compte en triompher par l'effort de mon pere.
Voyons d'abord la Niéce, & sçachons le progrès

Qu'elle a fait ſur Eraſte. Il eſt pris, ou bien près.
Mais avant de porter le coup que je projette,
Je veux voir de mes yeux ſon entiere défaite.

SCENE III.

LEANDRE, FRONTIN.

LEANDRE.

QUe fait ton maître ? Dis.

FRONTIN.

Lui-même n'en ſait rien.
Mais vous le trahiſez, & cela n'eſt pas bien.

LEANDRE.

Je le ſers bien plutôt de toute ma puiſſance.

FRONTIN.

Non, vous êtes jaloux de ſon indifférence :
Vous voulez la détruire.

LEANDRE.

On t'a payé, maraut,
Pour parler auſſi mal.

FRONTIN.

On me pendroit plutôt.
Je ſuis trop partiſan de la douce pareſſe.

LEANDRE.

Va, coquin, c'eſt le lot des gens de ton eſpece.

FRONTIN.

Elle eſt auſſi celui des plus honnêtes gens.

LEANDRE.

On y laiſſe ramper de faquins ſans talens,
Sans eſprit comme toi, né pour la nuit profonde.
Mais pour ton maître, en tout fait pour orner le monde,
C'eſt un meurtre ; & je dois par raiſon arracher
Son mérite au repos qui ſemble le cacher.
On doit m'en tenir compte, on doit m'en rendre grace.
C'eſt créer les talens que de les mettre en place.

SCENE IV.

FRONTIN *seul.*

E discours-là me pique. Oh ! parbleu, l'on verra
sera le plus fin, & qui l'emportera.

SCENE V.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Otre chaise, Monsieur, attend depuis une heure.

ERASTE.

i changé de dessein, Frontin ; & je demeure.

FRONTIN.

! gardez-vous-en bien. Je dois vous avertir.
ie de ces lieux, pour cause, il est bon de partir.

ERASTE.

pprens-m'en la raison.

FRONTIN.

Puisqu'il faut vous la dire,
ontre votre repos tout le monde y conspire.
'une chaîne éternelle, on prétend vous lier.
ucinde veut avoir cet honneur singulier.

ERASTE.

Non : Lucinde plutôt fuit l'hymen elle-même.
e sais ses sentimens ; elle suit mon système ;
t dans la liberté pour affermir son cœur,
Moi-même je l'instruis, & je suis son précepteur.

FRONTIN.

on écolier plutôt. Vous en êtes la dupe.
On vous trompe. Je plains l'erreur qui vous occupe.
Tous, pour vous marier, se sont donné le mot.
On vouloit, qui plus est, me mettre du complot.

ERASTE.

Qui ? toi ?

FRONTIN.

Moi. Ce n'est pas un conte que je forge.

Marton, Monſieur, Marton, la bourſe ſur la gorge,
A voulu me ſéduire & ſurprendre ma foi.
Elle auroit triomphé d'un autre que de moi.
Mais vous me connoiſſez, je ſuis incorruptible.

ERASTE.

Ta main a refuſé l'argent? eſt-il poſſible?

FRONTIN.

Non; je l'ai pris, Monſieur; mais proteſtant tout haut
Que je vous preſſerois de partir au plutôt.
A tenir mon ſerment, je ſuis garçon fidele.
J'en crois mon intérêt, mais ſans trahir mon zele.

ERASTE.

Lucinde ne doit pas ſi-tôt prendre un mari.
La nôce eſt différée.

FRONTIN.

On la fait aujourd'hui.
Je ne débite pas une fauſſe nouvelle.
On y travaille à force; & des filles comme elle,
On ne prépare pas l'hymen impunément.
Il lui faut un époux, ce ſoir, abſolument.
Léandre qui veut fuir ce nœud qui le menace,
Tâche ſecrettement de vous mettre à ſa place.
Si vous n'y prenez garde, il y réuſſira.
Lucinde le ſeconde, & s'en flatte déjà.

ERASTE.

Lucinde?

FRONTIN.

Oui, j'en ſuis ſûr; c'eſt un tour effroyable.
Une jeune héritiere, & riche autant qu'aimable,
Veut que, de tant de biens, vous ſoyez le poſſeſſeur;
Et cette même nuit! Quel chagrin! quelle horreur!

ERASTE.

Tu peins cette diſgrace & cette perfidie
Avec des traits, Frontin, qui m'en donne envie.

FRONTIN.

Je ſuis bien mal adroit. Ce n'eſt pas mon deſir.

ERASTE.

formant ce lien, ce qui me fait frémir,
ſt qu'il faut avec lui ſubir vingt autres chaînes.
s amis importuns viendront combler mes peines.
une charge, leur main voudra me décorer.
i me déſeſpérant, ils croiront m'honorer,
iſant qu'il faut un rang; que c'eſt par-là qu'on brille.

FRONTIN.

outez à cela des procès de famille.
'eſt un tiſſu de ſoins qui ne finiront pas.

ERASTE.

ne balance plus, viens, partons de ce pas.
n'ai que cet inſtant pour éviter l'orage.
uvons ma liberté prête à faire naufrage.

FRONTIN.

)ui, Frontin comme vous, eſt pour le célibat.
'ive, pour être heureux, un homme ſans état;
)ui toujours ſatisfait, ſans procès, ſans tendreſſe,
ans femme, ſans emploi, ſans maître, ni maîtreſſe,
xempt de créanciers, de ſoin & de devoir,
e leve le matin pour ſe coucher le ſoir.

ERASTE.

le ne veux pas ici m'arrêter davantage.
)e Lucinde, ſur-tout, je dois fuir le viſage.
Contre lui ma raiſon eſt un foible ſoutien;
Et ſi je la revois, je ne réponds de rien.

FRONTIN.

On vient. Fuyons; c'eſt elle.

ERASTE.

Ha! Frontin, je l'ai vue;
Il n'eſt plus tems.

FRONTIN.

J'enrage, & ma peine eſt perdue.

SCENE IV.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE.

ERaſte, je vous cherche.

ERASTE.

Et je ne vous fuis pas,
Malgré tout le danger de revoir vos appas.

LUCINDE.

Marton vient de m'apprendre un ſecretqui m'enchante.
Léandre eſt amoureux.

ERASTE.

De vous ?

LUCINDE.

Non : de ma tante.
Il aſpire à ſa main. Puiſſe-t-il l'épouſer !
Mon tranſport. . . .

ERASTE.

Le dépit pourroit bien le cauſer.

LUCINDE.

Non ; ma joie eſt ſincere, & doit faire la vôtre.
Nous en ſerons, Monſieur, plus libres l'un & l'autre.

ERASTE.

Moi, je le ſerai moins, rien ne me retenant,
Il faut que je vous aime indiſpenſablement.

LUCINDE.

Je vous l'ai déjà dit, je crains peu la menace.
Votre cœur n'oſeroit. . . .

ERASTE.

Il aura cette audace.
Le moindre mot flarteur lui fait franchir le pas.
Je vous en avertis, ne vous y jouez pas.

LUCINDE.

Mais le reſpect ſuivra votre flâme naiſſante ?

ERASTE.

Oui.

LUCINDE.

S'il eſt vrai, ce pas n'a rien qui m'épouvante.
ſte, vous pouvez le franchir hardiment :
c'eſt ſans badiner que je parle à préſent.
amour reſpectueux flatte plus qu'il n'irrite,
peut tout eſpérer, aidé d'un vrai mérite.

ERASTE.

ous changeriez de ton, ſi vous me connoiſſiez.
oin d'écouter mes vœux, vous les rejetteriez.
achez que mon amour ſera d'un caractere
ui va vous effrayer. Je dois être ſincere.
e feu, né malgré moi, va vous déſeſpérer.
e vais dans mes tranſports, je vais ... vous adorer.

LUCINDE.

Adorez. En amour, l'excès jamais n'offenſe.

ERASTE.

Ma flâme ira pour vous juſqu'à l'extravagance.

LUCINDE.

Ah ! vous flattez mon cœur par l'endroit le plus doux.

ERASTE.

Attendez-vous ſans ceſſe aux accès les plus foux.

LUCINDE.

Bon ; je ſuis pour l'amour qui tient de la manie.
Quand on m'aime, je veux qu'on m'aime à la folie,
Et que l'on extravague.

ERASTE.

Eh bien, en ce cas-là,
Vos vœux ſeront remplis. J'extravague déjà.
Je vais être conſtant au point d'être incommode.

LUCINDE.

Quoi ! Vous ſerez fidele en dépit de la mode ?
Que vous redoublerez mon eſtime pour vous !

ERASTE.

Pour comble de tourment, mon cœur ſera jaloux.

LUCINDE.

Jaloux ?

ERASTE.

A la fureur.

LUCINDE.

Ma joie eſt incroyable ;
Et ce trait, à me yeux, va vous rendre adorable
La jalouſie, Eraſte, eſt le ſel de l'amour ;
Il eſt fade ſans elle, & n'a qu'un froid retour.
Elle en eſt, qui plus eſt, la preuve convaincante ;
Il faut qu'elle ſoit même injuſte, extravagante.
Celle qui ne l'eſt pas eſt digne de mépris.
Plus elle eſt mal fondée, & plus elle a de prix.

SCENE VII.

MARTON, FRONTIN, ERASTE, LUCINDE

MARTON.

A Lucinde.

TOut eſt perdu. Je viens, la triſteſſe dans l'ame.
Je viens pour vous chercher de la part de Madame.

LUCINDE.

Pourquoi ?

MARTON.

Mademoiſelle, on n'attend plus vous.
Léandre, ſans délai, va ſe voir votre époux.
Son pere eſt arrivé tout exprès pour conclure.
Madame, du contrat, preſſe la ſignature.

ERASTE.

Quelle nouvelle ! O Ciel ! Elle glace mes ſens.

LUCINDE.

Toute ma joie expire à ces mots foudroyans.
Quelle nôce fatale !

ERASTE.

Ah ! votre effroi me charme.
Léandre vous déplaît, puiſqu'elle vous allarme.
Voilà ce qu'en ſecret, je brûlois de ſavoir.

LUCINDE.

Et voilà ce qui fait mon juſte déſeſpoir.

ERASTE.

Pour rompre ce lien que votre ame redoute ;
Parlez, j'oſerai tout, quelque effort qu'il m'en coûte.

LUCINDE.

Ce ſeroit m'affranchir d'un ſupplice cruel.

ERASTE.

Quel moyen employer ?

MARTON.

Mais un, très-naturel,
Vous avez pour Lucinde une eſtime très-grande :
A ſa tante, Monſieur, faites-en la demande :
A votre empreſſement on pourra l'accorder,
Si Léandre ſur-tout daigne vous ſeconder.

FRONTIN, *bas à Eraſte.*

Fuyez plutôt, prenez vers Paris votre courſe,
Ou vous êtes perdu ſans eſpoir de reſſource.

MARTON.

Le mariage au fond eſt ce qu'on veut qu'il ſoit.
Dans le monde, Monſieur, tous les jours on le voit.
Son joug eſt ſi léger qu'on le porte ſans peine.
Il autoriſe même une liberté pleine ;
Et du ton, en un mot, dont on vit à préſent,
C'eſt, de tous les états, le plus indépendant.

LUCINDE.

Je me conſolerois, ſi j'allois être unie
Au deſtin d'un époux, dont je ſerois chérie.

ERASTE.

Si l'ardeur d'un amant qui n'adore que vous,
Peut avoir cette gloire, il eſt à vos genoux.

MARTON.

Pour le coup l'y voilà.

FRONTIN, *à Eraſte.*

Quel eſt votre délire ?
Que faites-vous, Monſieur ?

ERASTE.

Ce que l'amour m'inſpire.

LUCINDE.

Quoi ! L'hymen n'a plus rien d'effrayant à vos yeux ?

ERASTE.

Non ; j'attens de lui seul mon bonheur précieux,
Votre frayeur pour lui....

LUCINDE.

Diminue ; & sa chaîne,
Partagée avec vous, me fera moins de peine.

ERASTE.

Ces mots comblent mes vœux ; & passent mon espoir.

MARTON.

Je suis charmée.

FRONTIN.

Et moi, je suis au désespoir.

SCENE VIII.

LEANDRE, ERASTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

LEANDRE.

QUo vois-je ? quel coup d'œil ! l'attitude est charmante ! *à Eraste.*
Non ; demeure à ses pieds, ce spectacle m'enchante,
C'est où je te voulois pour ta gloire & mon bien.

ERASTE.

S'il tient à ma défaite, il n'y manque plus rien.

LEANDRE.

Hem, tu ne pars donc plus ?

ERASTE.

Non : je t'en remercie.
Je te dois & ma joie & mon être & ma vie.

LEANDRE.

Ta fiere indépendance avec ta liberté
N'est donc plus un trésor par toi si regretté ?

ERASTE.

Non. J'étois insensé ; quelle folie extrême,
De mettre son bonheur dans un si faux système !

Eh ! Peut-on être heureux, quand l'ame ne ſent rien ?
C'eſt dans le ſentiment qu'eſt le ſouverain bien.
Oui, c'eſt lui ſeul qui touche, intéreſſe, remue,
Qui fait paſſer, du cœur, ſon charme dans la vûe ;
L'Amour en eſt le pere, il peut ſeul l'animer ;
Et pour ſçavoir ſentir, il faut ſçavoir aimer.

LEANDRE.

Je ſuis. . . . .

MARTON.

Vous oubliez que le péril vous preſſe,
Et que, pour vous unir, Madame attend ſa niéce.

ERASTE.

Une juſte frayeur ſuccéde à mon tranſport,
Eliante & ton Pere . . . . .

LEANDRE.

A préſent je ſuis fort.
N'appréhende plus rien ni de l'un ni de l'autre.

ERASTE.

Ton Hymen. . . . .

LEANDRE.

Je le romps pour conclure le vôtre.
Du ſuccès, mes amis, je ne dois plus douter.
Eliante. . . . . Elle vient.

ERASTE.

Je vais me préſenter.

LEANDRE.

Modére un peu l'ardeur qui de ton cœur s'empare ;
Il faut qu'à ton aveu mon eſprit la prépare.
Eloignez-vous tous deux pendant quelques inſtans ;
Et vous reparoîtrez, quand il en ſera tems.
A mon Pere, Marton, va, dis, ſans plus attendre,
Qu'il eſt, ici, par moi, ſuplié de ſe rendre,

SCENE IX.

ELIANTE, LEANDRE.

ELIANTE.

VOtre Pere, Monsieur, qui vient de me parler,
M'a dit que votre cœur devoit lui reveler
Un secret devant moi d'une importance extrême.
Quel est donc ce secret qui m'étonne moi-même,
Et suspend le contrat que mon ordre a pressé,
Quand on doit le signer, & qu'il est tout dressé?

LEANDRE.

J'ai pris ici tantôt soin de vous en instruire.

ELIANTE.

Il m'est donc échappé. Daignez me le redire.

LEANDRE.

Volontiers. Je me plais à vous le repéter,
C'est mon ardeur pour vous que rien ne peut dompter.

ELIANTE.

Rapellez-vous, Monsieur, que je l'ai condamnée,
Que par bonté pour vous je vous l'ai pardonnée,
Et qu'un pareil secret doit être enseveli.

LEANDRE.

Non, mes feux sont trop beaux pour rester dans l'oubli.
Cet amour est ardent autant qu'il est sincere;
Et je veux qu'il éclate en présence d'un Pere.

ELIANTE.

Ah! je vous le défens.

LEANDRE.

Je ne puis obéir.
Pour le lui déclarer, je l'ai fait avertir.

ELIANTE.

Pouvez-vous à ce point porter l'extravagance?

LEANDRE.

Je fais plutôt par-là, je fais voir ma prudence;
Et mes desirs sont tels qu'il les aprouvera,
Et qu'à me rendre heureux il vous engagera.

Il s'avance. Et je vais. . . .

ELIANTE.

Arrêtez, je vous prie.
A quoi m'expoſe ici ſa folle étourderie !

SCENE X.

ORONTE, LEANDRE, ELIANTE.

LEANDRE.

MOn Pere, ſoyez Juge entre Madame & moi.

ORONTE.

De quoi s'agit-il donc ? Mon fils, explique-toi.

LEANDRE.

Pour elle, dans ce jour mon ame eſt pénétrée.

ELIANTE.

Non, ne le croyez pas. Sa raiſon égarée. . . .

LEANDRE.

Mon Pere, dans mes vœux vous devez m'aprouver.
Ma raiſon eſt très-ſaine ; & pour vous le prouver,
De la plus vive ardeur je brûle pour Madame ;
Et cette paſſion tient ſi fort à mon ame,
Qu'on ne peut l'en tirer ſans m'arracher le jour.
Doit-elle s'offenſer d'un ſi parfait amour ?

ORONTE.

Je ſuis ſurpris. Comment ? Tu n'aimes pas ſa Niéce ?

LEANDRE.

Un autre la recherche, un autre a ſa tendreſſe ;
Et Madame eſt plutôt le choix qui me convient.

ELIANTE *à Oronte.*

N'écoutez pas, Monſieur, les diſcours qu'il vous tient.

ORONTE.

Pardon, mais je fais plus, j'y donne mon ſuffrage :
Je n'aurois jamais cru que mon Fils fût ſi ſage.

ELIANTE.

Vous l'aprouvez, Monſieur ?

ORONTE.

Madame, tout-à-fait.

Il ne pouvoit jamais faire un choix plus parfait.
Son amour trouvé en vous, eſprit, beauté, ſageſſe,
Tout ce qui peut flatter & fixer ſa jeuneſſe.

LEANDRE.

Vous l'entendez, Madame. Ah! quel Pere charmant!
J'étois bien sûr d'avoir ſon aplaudiſſement.

ELIANTE.

A Léandre, Monſieur, Lucinde eſt deſtinée.

LEANDRE.

Eraſte peut lui ſeul la rendre fortunée.

ORONTE.

Eraſte eſt digne d'elle.

LEANDRE.

Il l'aime.

ELIANTE.

Il n'en eſt rien.
Pour croire ce prodige, on le connoît trop bien.

LEANDRE.

Poſſéder votre Niéce, eſt le bien qu'il déſire.
Lui-même qui paroît, peut mieux vous en inſtruire.

SCENE DERNIERE.

ERASTE, ORONTE, LEANDRE, ELIANTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

ERASTE.

OUi, mon bonheur dépend d'être votre néveu.
Jugez de mon amour, puiſqu'il fait cet aveu.

ELIANTE.

Il m'étonne en effet. Que ma niéce prononce,
Mon ſentiment ſera conforme à ſa réponſe.

ORONTE.

Elle doit le choiſir; mais à condition
Que pour mieux cimenter cette heureuſe union,
Il va prendre une charge, & remplir ſon mérite.
L'Etat y doit gagner, & tout l'en ſollicite.

ERASTE.

ERASTE.

Pour obtenir ſa main, à tout je me ſoumets.

LEANDRE *à Lucinde.*

La France vous ſera redevable à jamais.

ELIANTE *à Lucinde.*

Acceptez-vous Monſieur ? Rompez donc ce ſilence,
Répondez.

LUCINDE.

Ma tante... oüi, pour le bien de la France.

LEANDRE *à Eliante.*

Ce miracle, pourtant c'eſt moi qui l'ai produit;
De cette tête folle, il eſt le ſage fruit.
J'attens, de cet effort, la juſte récompenſe.
Elle eſt en votre main. Votre ame encor balance ?
Mais vous ne pouvez plus reculer mon bonheur.
Mon pere, mon amour, tout parle en ma faveur.

ORONTE.

à Eliante.

Formez ce double nœud.

ELIANTE.

Le puis-je avec décence ?
La raiſon....

LEANDRE.

Eſt pour moi.

ELIANTE.

Le peu de convenance....

ORONTE.

La différence d'âge eſt foible entre vous deux.

ELIANTE.

Et d'un ſecond hymen le ridicule affreux.

LEANDRE.

D'une humeur trop ſévere, oh! vous donnez des preuves.
Je vous demande grace, au nom de tant de veuves....

ORONTE.

Sans vous qui l'arrêtez, mon fils va ſe perdre.

LEANDRE.

Oui.

ORONTE.

Je vous ſupplie en pere, & vous preſſe en ami.

LEANDRE.

Joignez-vous tous à moi.

LUCINDE.

Pour éviter ce blâme,
Ma tante, rendez-vous.

ERASTE, MARTON, FRONTIN.

Rendez-vous donc, Madame.

ELIANTE.

Vous donnez tous l allarme à mon cœur agité.

LEANDRE.

Madame, épouſez-moi par généroſité.

ORONTE.

Rien ne peut le ſauver que votre main offerte.

ELIANTE.

Je la lui donne donc pour éviter ſa perte.

LEANDRE.

Vous y venez pourtant ! en vain vous réſiſtiez.
Je vous l'avois bien dit que vous m'épouſeriez.

Fin de la Piece.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie, qui a pour titre : *Le Sage Etourdi.* Et je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion, ce [illegible] Août 1745.

Signé, CREBILLON.

5760